

réaliser l'union, en donnant une parfaite égalité de droits à l'Irlande ; tandis que d'autres, et ils ne sont pas en petit nombre, ont vu qu'une législation locale pour l'Irlande, s'occupant exclusivement de choses concernant l'Irlande, tendrait à consolider la liaison des deux pays et rendrait toute séparation impossible.

J'accrès à la hâte, mais je ne puis finir sans vous faire observer qu'il est impossible désormais pour le peuple irlandais de confondre le peuple anglais avec le gouvernement anglais. Le premier s'est montré digne de notre confiance et de notre gratitude, le deuxième mérite tout notre ressentiment. Mais les pouvoirs législatifs sont aux mains de nos ennemis, tandis que des vœux pour nous et de sages paroles sont tout ce qui reste à nos amis.

O'CONNELL.

FRANCE.

— On lit dans le *Courrier de Lyon* :

« Il est mort ces jours derniers à l'hospice de l'Antiquaille, un aliéné dont la manie était fort originale et fort curieuse. Cet homme, ancien horloger, s'était fait la vivante incarnation du système décimal. Toute désignation numérique qui ne rentrait pas rigoureusement dans ce système le faisait entrer en fureur. Il ne comprenait pas même que l'on pût se servir d'expressions telles que dix, vingt, etc., car, selon lui, pour être dans le vrai, il fallait dire une ante, deux antes, comme on dit trente, quarante etc. Cette manie, fort inoffensive en soi, prenait un caractère de démence dangereuse quand on le laissait en liberté, car alors tous les objets de nature à porter atteinte à son cher système décimal qui frappaient ses yeux excitaient son courroux à un haut degré, et leur vue le portait à des actes répréhensibles. Malheur à l'épicière, au boulanger ou à tout autre détaillant dont l'étalage portait en sous l'indication au prix de certains articles ! Notre maniaque se ruait aussitôt sur ces signes proscrits et mettait en pièces tout ce qui en était souillé. Il ne se bornait pas là. Souvent, dans la sainte indignation qui le transportait, il pénétrait jusqu'au près des députés de l'autorité, et là il leur adressait de sévères remontrances et les sommait de faire exécuter la loi, ou de céder la place à des hommes plus dignes qu'eux de l'occuper. Du reste, sur tout autre sujet il était parfaitement sain d'esprit, plein de jugement et de sens. »

LA DAME D'APREMONT.

SUITE.

— Cette fille est idiote, dit le capitaine en se retournant, on a voulu la faire tuer ; ne lui faites point de mal. Je l'institute, moi, notre cuisinière, et elle ne nous sera pas inuile pour certains renseignements.

— Tu as les clés ?

— Oui, Monsieur.

— Mais, dis-moi, on parle beaucoup de fantômes et d'esprits qui viennent la nuit dans les tours. Qu'en sais-tu ?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien ! nous serions charmés de faire leur connaissance ; tu vas nous accompagner toi-même dans l'intérieur. Et puisque la maison n'est habitée que par des gaillards qui tiennent si peu de place, nous y séjournerons volontiers pour nous remettre de nos fatigues : nous sommes familiers avec les gens de l'autre monde, attendu qu'un bon nombre y va de notre part.

Ces plaisanteries s'adressaient aux militaires, qui les accueillirent avec l'extrême gaieté commandée par le grade du capitaine.

— Comment t'appelles-tu ?

— Charlotte, pour vous servir.

— As-tu des provisions ?

— J'ai une jatte de lait, si j'o-ais vous l'offrir.

— Oh ! oh ! du lait ! Si tu crois qu'on régale une compagnie comme un poutinaire ! C'est égal j'en boirai une tasse de ta main. Hé ! la maraude, approchez ! Tu t'appelles Charlotte ? Eh bien, Charlotte, voi à des provisions, tu les accommoderas, en attendant mieux, car nous visiterons les caves. Le caporal te donnera un coup de main. Portez ça là-dedans, vous autres !

Trois ou quatre hommes, parés en garde-manger ambulante, les mains, le sac et la baïonnette chargés de pains, de volaille, de lard fumé s'acheminèrent vers la loge. Le capitaine se fit suivre d'une douzaine d'hommes et s'avança dans la cour en disant à Charlotte de marcher devant.

On visa d'abord les appartements, dont les fenêtres étaient fermées. L'obscurité, ou du moins le demi-jour qui régnait dans ces immenses salles, parut faire quelque impression sur les militaires, dont les propos devinrent moins bruyants. Il y avait dans une aile inhabitée du château une longue galerie singulièrement décorée des deux côtés d'armures ayant appartenu à divers membres de la famille d'Apremont. Ces armes étaient disposées sur un socle, selon l'usage, figurant le guerrier qui les avait portées. Elles étaient surmontées de bannières pondreuses ; le nom du sire était écrit au bas avec une sorte d'épithète apologique ; et quelque intendait soigneux avait transcrit certaines de ces inscriptions effacées sur des papiers collés qui tombaient en lambeaux. Cette galerie était fort ruinée ; la plupart des fenêtres étaient rompues ; nul depuis longtemps ne prenait soin d'en chasser la poussière, les rats et les oiseaux de nuit. M. d'Apremont, par respect, n'avait pas voulu la détruire, comme il ne s'occupait point, par négligence, de la faire entretenir ; il suffira d'ajouter qu'on menaçait d'y mener les petits enfants quand ils n'étaient pas sages, et c'était là une de ces parties du château que la peureuse Charlotte n'aurait traversée pour rien au monde. Elle y pénétra pourtant d'un air tranquille avec les soldats ; mais le capitaine la vit bientôt se signer et pâlir.

— Tu as peur, Charlotte ?

— Ce n'est rien.

— C'est donc ici que se tient le sabbat dont on parle. Mais non, je ne vois là que des anciens qui ont porté le havre-sac dans leur temps ; ce sont des camarades, et en voici un qui ne refusera pas de me donner une poignée de main.

Il prit et secoua dans sa main le gantelet d'une des effigies guerrières.

— Tu vois, Charlotte ! nous sommes en pays de connaissance. Quand je te dis que ton diable à quatre va fraterniser avec la République.

Le gantelet retomba sur la cote de mailles avec une oscillation machinale et une vibration métallique qui retentit sous le baudrier de plusieurs de ceux qui étaient là.

— Et d'ailleurs, reprit le capitaine, nos hommes sont bien avertis qu'il n'est pas question de ferrailer avec les esprits de l'endroit. C'est une musique plus tendre, plus savante qu'on entend sur les tours, et qui ne peut être non plus bien dangereuse. Je suis sûr qu'on se battra ce soir pour être en faction de ce côté ; mais n'est-ce point par là qu'on arrive à la fameuse tour à musique ?

Un corridor étroit menait en effet de la galerie à la tour de la bonne dame d'Apremont. Le capitaine s'avança sur le seuil de la tour éclairée par des fenêtres sans vitres, et n'y voyant que des ruines, des planchers écroulés, des escaliers rompus, il jugea inutile de la visiter plus à fond. Il retourna sur ses pas et l'on continua la visite par les salles basses. Charlotte, qui connaissait bien le château, n'épargna à ses hôtes ni un couloir ténébreux, ni un degré difficile, passant par cent portes, allongeant et compliquant le chemin par tous les détours capables d'embrouiller la mémoire en frappant l'imagination. Comme les soldats insistaient surtout pour visiter les caves, elle en profita pour leur faire parcourir de vieux souterrains où nul n'avait mis le pied depuis des siècles, mais qui ne laissaient pas d'imposer à la campagne. On sonda quelques places, on frappa quelques pierres le long des parois, mais inutilement, et l'on fut assez aise, en général, de revoir le grand jour.

Le capitaine, à son retour, décida que le vestibule suffirait à loger la troupe. Il renvoya Charlotte à son poste, avec le caporal aide-de-cuisine, et il renforça cet office en avançant de deux factionnaires, l'un à la grille, l'autre à cent pas plus loin. En même temps le sergent, paraissant avec quelques hommes, vint rendre compte à son chef d'une commission qu'on lui avait donnée en arrivant.

— Mon capitaine, nous n'avons rien trouvé ; parc, jardin, potager, serres, cuisines, nous avons tout fouillé sans trouver une pièce de quinze sous. Il est à croire que les bourgeois n'ont rien laissé traîner en partant. Il n'ont laissé que la vaisselle de terre et des fourchettes de bois.

— Cela suffit pour une première reconnaissance, nous nous donnerons le temps de chercher.

— C'est juste ; nous n'avons rien trouvé, mais si nous brûlions peut-être, dit le sergent narquois par une fine allusion au jeu de *cuche-tampon*.

— Et nous toi de même, dit un de ceux qui revenaient du château.

Là-dessus les soldats se mêlèrent, et ceux qui avaient suivi le capitaine ne manquèrent pas d'échauffer la tête de leurs camarades, sur les tours, les souterrains et les passages mystérieux qu'ils avaient vus.

La troupe étant fatiguée, on ne songea ce jour-là qu'à se reposer, sauf quelques battues qu'on fit dans les bois à peu de distance. On avait trouvé du vin dans les celliers ; les repas en furent plus gais, et l'on peut dire même que les repas et la gaieté durèrent tout le jour, car on hissa une barrique dans le vestibule, où elle fut glorieusement défoncée pour les besoins et le superflu de la compagnie, ce qui fut cause que les parties de droguc et de piquet établies dans le corps-de-garde furent entremêlées de force coups de poing, qu'on arrêta sur le point de devenir des affaires d'honneur.

Le soir, le capitaine, pour se divertir, demanda des hommes de bonne volonté pour faire faction dans le vieux bâtiment du château, et, comme il l'avait prévu, ils se présentèrent en nombre fort honorable pour sa compagnie. Les hussards surtout, qui passaient pour les héros de la maraude, réclamaient ces postes comme une poltrise faite à leur petit nombre et comme un honneur dû au corps qu'ils représentaient. Le capitaine choisit les plus présents parmi les cavaliers et les fantassins, et ce fut l'occasion d'une scène bruyante, assai-onnée de force plaisanteries et bons mots de giberne.

On trouva assez de matelas dans le château pour que nul ne pût avoir à coucher sur la dure, et le capitaine s'installa à la tête de la chambre, sur un assez bon lit. Quelques heures après, tout dormait dans le vestibule, et sauf le mouvement nécessaire de temps à autre pour relever les factionnaires, on n'entendit que les souliers ferrés de l'homme qui veillait à la porte et se promenait à pas égaux sur les dalles.

Vers la fin de la nuit pourant le capitaine fut réveillé en sursaut par un tumulte assez proche ; des soldats se pressaient en sens inverse autour d'un de leurs camarades et se disaient entre eux :

— Il est inutile de réveiller le capitaine.

— Il faut toujours l'avertir.

— Ce garmement de houzard est ivre d'hier.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'écria le capitaine en son éveil.

— Mon capitaine, dit le sergent, c'est un cavalier futile de constitution qui est trouvé indisposé dans la nuit et qui a quitté son poste.

— Comment donc ? Il a quitté son poste ? dit le capitaine en sautant par terre.

Il s'approcha et vit au milieu du groupe un hussard qu'on soutenait, pâle, sans parole, et dont les dents claquaient les unes contre les autres.